

Zaineb Hamidi

Je me paie le luxe d'être pauvre...

Nous ne parlerons pas de la folie comme trouble ou déraison, et encore moins comme inconscience. Nous reprendrons l'expression de Cabanis (1808) dans son Rapport physique et moral, « La folie [...] n'est autre chose que le désordre ou le défaut d'accord des impressions ordinaires ».

Nous ne considérerons pas la folie comme une difficulté de mettre en mot ou comme un agir. Sera, pour nous, fou, ce qui semblera ou sera considéré par quelqu'un, comme contraire au bon sens, comme excessif ou dérangent, comme une erreur, sans que cela soit pour nous ou chacun vrai. La folie sera donc témoin d'une originalité qui compromet le lien à l'autre ; la folie sera ce qui permettra « de chasser l'ennui » (Érasme) sans aucunement se soucier des carcans normatifs ou sociaux, en dehors de toute intention de faire lien, de le maintenir ou de le détruire. La folie comme extravagance, mais quoiqu'il arrive n'est fou que si un regard Autre le fait apparaître comme tel. La folie est une autorisation, une auteurisation qui prendra parfois l'allure de libertinage au sens noble du terme.

Introduction musicale: Gnarl Barkley *Crazy* et son clip *made in Rorschach*.

PROLOGUE : AUTO-ENTREVUE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

Folies... Pourquoi s'inscrire dans cette thématique ?

Parce que c'est la thématique de l'année... Elle fait suite aux jouissances de l'an passé. Pourquoi s'y inscrire ? Une question peut répondre à celle-ci : pourquoi se questionner sur ce qui pousse le désir à désirer telle ou telle destinée ? Le désir est inconscient... Insondable décision de l'être... Personne ne sait vraiment pourquoi tel choix plutôt que tel autre. On construit du sens dans l'après-coup pour se permettre de faire le deuil de toutes les autres voies auxquelles on a dû renoncer.

Pourquoi « folieS » ?

Le pluriel peut être questionnant... il n'y a pas une folie qui fasse exception et nul ne fait exception à la folie, donc La Folie, tout comme La Femme, n'existe pas... « L'hystérique est folle comme sont folles toutes les femmes » disait Lacan. Ou peut-être n'y a-t-il pas de réponse à cette question puisque chacun aura la sienne, de réponse et de folie...

Pourquoi ce titre ?

Parce qu'il en fallait un. Ce titre répond au titre précédent : « seul face à la société » On pourrait donc entendre que se sentir ou être seul face à la société pourrait être cause ou corollaire de se payer le luxe d'être pauvre. En réalité, lors d'une réunion, il aura fallu en quelques courtes minutes trou-

ver un titre, puis la problématique qui en découlerait et enfin la réfléchir avec la clinique comme point de fuite. C'est plus facile de faire sortir le dentifrice du tube que de l'y faire entrer... Cette méthodologie, parce qu'inversée, répond d'elle-même à la thématique de « folies ».

Quelle (s) problématique (s) derrière ce titre ?

Une problématique méthodologique, philosophique, mais aussi celle de chaque *un* rencontré. L'on pourrait donc tisser une toile entre ces problématiques et continuer de faire entrer le dentifrice dans le tube, ou se mettre en perspective pour voir ce qui se dévoile, ce qui se confond ou se distingue.

Pourquoi le titre de ce prologue ? Et cette forme pour cette « conférence » ?

Un dialogue entre soi et soi pour faire écho à la lecture psychanalytique que fait C. Gaborit des aventures de Robinson Crusoé *écrites par lui-même*¹. Elle dira que Robinson, comme certains jeunes actuels, était en rupture de lien, en manque de parole signifiante. En jeu dans cette rupture, serait un refus, occasionnel ou pérenne, de la métaphore paternelle, un « *refus des signifiants de l'Autre* » et de la dépendance à cet Autre qu'une acceptation imposerait. Ce refus, qui ne sera pas une inscription mais une position, est une manière de maintenir toujours le processus de symbolisation qui consiste à :

- se faire objet cause du désir de la mère : identification à une absence
- se faire interdire cette position par le père : identification mélancolique au manque à défaut de pouvoir le combler
- entendre le non/nom du père par sa présence symbolique dans le discours maternel : effet du père même dans son absence.

Le sujet advient donc d'une absence, d'une frustration et du signifiant d'un autre, tiers représenté ensuite par ce qui le porte même dans son absence, à savoir le langage.

« La vie et les aventures de Robinson Crusoé : *écrites par lui-même* ». Pour Gaborit, cela témoigne d'un refus de se dire à partir des signifiants de l'Autre ou plutôt de refuser la dépendance à l'Autre que cela implique. « Être » c'est « être » parlé par l'Autre, assignation que beaucoup refusent. Le troisième temps de la métaphorisation paternelle, à savoir accepter le signifiant du Nom-du-Père comme phallus, ne sera pas consenti, ce qui placera inévitablement le sujet sans lieu Autre de rencontre, et ainsi le condamnera à émerger dans une chaîne constituée toujours des mêmes signifiants et qui ne saurait l'engager dans une parole signifiante. Pourquoi ? Parce qu'enfermé en lui-même, le phallus laissant sa place de référence à la jouissance, le sujet ne sait plus « *à quoi consentir et à quoi renoncer* ». Et le refus, dans un cercle vicieux, permet paradoxalement de ne pas totalement se désinscrire de l'ordre du symbolique tout en ne s'y soumettant pas.

Pourquoi n'y a-t-il que de l'indéfini dans ce qui précède, que du « on », comme s'il y avait refus du lien à l'autre ?

L'inconscient c'est le discours de l'Autre... de l'Autre il y en a assez, de l'*alter ego*, donc de l'*ego* aussi. Risquer de s'enfermer dans les mots/maux de l'A (a) utre, pour s'en enrichir mais au risque de soi-même, de finir par ne plus s'y retrouver... quitte à se perdre, autant que ce soit par soi-même...

Pourquoi n'y a-t-il que de l'indéfini ?

¹ Gaborit, C., *Robinson, ou comment vivre sans liens*, dans la revue Cliniques méditerranéennes, 2/2005 (no 72), pp.53-61.

URL <http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2005-2-page-53.htm>.

Parce que la forme prend le pas sur le fond.

Parce que le message n'est plus la priorité, seules les conventions comptent.

Parce que si l'on ne prend pas la peine de se lisser pour que l'autre n'ait aucun effort de réflexion, et bien justement, l'autre ne fait aucun effort ne serait-ce que d'écoute.

Parce que la morale a pris le pas sur l'éthique.

Parce que l'opinion tente vainement de s'élever à la dignité de la dialectique, et malgré son échec, elle y réussit en trompant l'œil.

Parce que l'ennui a repris ses droits, au détriment de toute folie...

Alors toutes enrichissantes que sont les relations humaines, pour ne pas sombrer, disparaître dans les méandres de l'être d'un autre, je me paie le luxe d'être pauvre...

Est-ce qu'on pourrait revenir au sérieux ?

« Rien n'est plus sot que de traiter avec sérieux de choses frivoles ; mais rien n'est plus spirituel que de faire servir les frivolités à des choses sérieuses » (Érasme, *Éloge de la folie* p. 14).

ACTE I : D'UN RENONCEMENT THÉORIQUE À LA NAISSANCE D'UNE PROBLÉMATIQUE

S'il est un sujet des plus passionnants mais des plus risqués aussi, c'est bien la folie. Car peut-on l'évoquer sans la convoquer ? Peut-on en parler sans l'éprouver ? La folie existe-elle théoriquement, nous transcende-t-elle ou nous offre-t-elle cet ailleurs que le désir nous fait miroiter ?

Quelles différences entre psychose et folie ?

Délire-t-on lorsque l'on sait que l'on délire ? Bouddha disait « l'insensé qui est conscient de sa folie est sage, mais l'insensé qui se croit sage est vraiment fou ».

Prenons les choses différemment :

Lorsque folie et psychose se côtoient, voire se confondent, c'est certainement que nous sommes dans le champ épistémologique de la psychopathologie. La folie circulaire est la psychose maniaco-dépressive, maintenant appelée trouble bipolaire (sans passage par l'Équateur) ; la folie qui raisonnait c'était la paranoïa caractérisée par un trouble de l'interprétation ; et celle, des folies, qui faisait doutait était la névrose obsessionnelle. Tiens, voilà donc que peu à peu la folie s'écarte de la psychose.

C'est par extension que le terme de folie est venu recouvrir celui de la psychose, non comme structure de l'inconscient dans une certaine inscription dans le langage, mais comme affection. La folie serait donc psychose ou délire, lorsqu'elle n'est pas consciente.

Beaucoup ici ont parlé de la psychose, en en retraçant quelques contours... Et ce n'est pas ici ce que nous allons la questionner. Il ne s'agira pas de faire une analyse pathologisante de ce dont je vais parler. Juste d'une expérience de vie, d'une façon-d'être-au-monde, qui peut déranger ceux qui n'ont pas le prisme de compréhension de ce qui peut alors rimer avec une langue étrangère, le culte du sauvage, la barbarie... là où, peut-être, n'y a-t-il que folie.

De quelle folie allons-nous parler ici ?

Nous ne parlerons pas de la folie comme trouble ou déraison, et encore moins comme inconscience. Nous reprendrons l'expression de Cabanis (1808) dans son *Rapport physique et moral*, « La folie [...] n'est autre chose que le désordre ou le défaut d'accord des impressions ordinaires ».

Nous ne considérerons pas la folie comme une difficulté de mettre en mot ou comme un agir.

Sera, pour nous, fou, ce qui semblera ou sera considéré par quelqu'un, comme contraire au bon sens, comme excessif ou dérangeant, comme une erreur, sans que cela soit pour nous ou chacun vrai. La folie sera donc témoin d'une originalité qui compromet le lien à l'autre ; la folie sera ce qui permettra « de chasser l'ennui » (Érasme) sans aucunement se soucier des carcans normatifs ou sociaux, en dehors de toute intention de faire lien, de le maintenir ou de le détruire.

La folie comme extravagance, mais quoiqu'il arrive n'est fou que si un regard Autre le fait apparaître comme tel. La folie est une autorisation, une *auteurisation* qui prendra parfois l'allure de libertinage au sens noble du terme.

Quelle sera la part de la psychanalyse ?

La psychanalyse apportera sa part créative, sa part méthodologique inspirée de Lacan, l'épistémophilie freudienne, et surtout cette idée folle de se laisser enseigner par la folie de chacun puisque la comprendre est impossible. Et elle pourra se nourrir, par le biais de ceux qui s'y réfèrent, de tout ou partie de ce que je vous offre aujourd'hui, si tant est que cela lui soit digeste... par « lui », j'entends « vous »...

Il serait fou de croire que la psychanalyse permet de comprendre la folie. Lacan lui-même le dit, la psychanalyse n'est ni un dictionnaire ni un déchiffreur. L'en considérer capable c'est prendre le risque d'un délire d'interprétation ou de la voir instrumentaliser comme outil psychiatrique.

Lacan pense la folie comme intrinsèque au *parlêtre* : « vécue dans tous les registres du sens » (Écrits, p. 166), du fait de l'identification et de l'aliénation au langage (assujettissement au signifiant), l'homme est condamné à la folie, donc à la liberté (liberté dans l'articulation signifiante même dans les mots d'un A (a) utre). Mais dès lors que le fou se croit être ce qu'il pense être, à savoir fou, il tient l'imposture de se prendre pour ce qu'il est ou est censé être : il faut l'être, fou, et ne pas croire qu'on l'est. En raccourcissant les propos de Lacan, l'on tombe sur une proposition tout aussi intéressante : L'homme fou « engage à la fois sa vérité et son être ». (Écrits, p. 157)

C'est dans sa façon d'être-au-monde et d'être-au-langage que chacun colorera, s'appropriera la folie, sa folie, l'apprivoisera, la fera taire, s'en accommodera, mais toujours dans sa singularité. La « structure » c'est celle de l'inconscient et de ses manifestations, pas de l'être qui n'en a pas de les avoir toutes.

Mais va-t-il y avoir une analyse psychanalytique ?

J'espère simplement pouvoir permettre à une personne l'ouverture de portes vers d'autres univers qui lui sont ou lui paraissent fermées, infranchissables. De la psychanalyse c'est ici sa folie, sa part folle que je questionnerai. Si vous le voulez bien, gardons en mémoire cette question : où folie et psy-

chanalyse sont-elles de même essence ?

La folie est donc le moyen ou la conséquence d'un affranchissement de soi. Le fou est donc celui qui se libère de tout effet hystérique ou hystérisant, intentionnellement ou par accident. N'oublions pas l'étymologie, compagne inévitable de toute réflexion réfléchie ! En latin, *follis* est un soufflet ou une outre gonflée, donc le fou s'articule du vide, s'en empare, s'en fait la dupe pour duper l'autre et le rendre fou à son tour !

Le fou, cette pièce qui est venu prendre la place de l'*aufin* sur l'échiquier... par sa proximité de la couronne et de la royauté. Le fou du Roi prend la place de l'éléphant, *el fil* selon l'étymologie.

La folie... *Moria* en grec. Du nom de ces mines qui ont failli engloutir le porteur de l'anneau, les Mines de la *Moria* dont le roi était le cousin de *Gimli*, le nain de la bande. Mais le danger ce ne fut pas les orques ou les trolls des cavernes, non. Le danger c'est ce qui aura été réveillé d'avoir creusé trop profondément dans les mines : un *Balrog*, le plus maléfique démon de l'ombre...

Moria, la folie, dont Érasme, en l'honneur de son ami Thomas More, lui-même ami et conseiller de Henry VIII et décapité comme tant d'autres, Érasme donc, en aura fait l'éloge de la folie, par elle-même. La folie s'en référant à elle-même refuse-t-elle donc de se dire par les mots des « rhéteurs » qui par grand effort parviennent à « chasser l'ennui » là où elle, n'a qu'à se montrer ?

Le fou du Roi, c'est celui qui est chargé de divertir la cour, d'en chasser les tourments et préoccupations le temps de quelque farce ; mais c'est aussi celui qui peut, qui doit s'autoriser à dire tout et n'importe quoi au risque de *perdre la tête*... Dans certaines versions, dont celle scénarisée dans la série *Les Tudors*, lorsque Henry VIII perd Jeanne Seymour, sa *rose sans épine*, il s'enferme pendant quelques jours et le seul qui peut non seulement l'approcher mais aussi, sous prétexte d'absurde et de sa fonction, le mettre face à sa responsabilité et à sa vérité, c'est son fou.

Nous ne sommes pas loin d'une *alétosphère*. *Aléthéïa* vérité, et sphère. Ce dernier terme rejoint celui de la folie dans ses deux racines : latine dans le sens de « boulette » et grecque dans son acception de balle. Erreur et vide central. *L'alétosphère* comme folie de la Vérité, la Vérité qui se laisse avoir par la Folie, l'une étant le champ d'exercice de l'autre mais aussi sa révolution.

Sphère... Et là je me rappelle un épisode de *The Batman*, où *Batgirl* doit désamorcer une bombe sans en avoir les connaissances nécessaires. Et elle se rend compte qu'elle y parvient sans difficulté et se demande d'où cela lui vient. Et comme réponse la voix du *Martien* qui lui répond qu'il a pris le contrôle de son esprit car il n'avait pas le temps de lui indiquer comment faire. Et là *Batgirl* l'interpelle : « Il faudra qu'on parle de sphère privée après ça »... Se faire priver, de sa liberté de faire ou ne pas faire par soi-même, par sa propre décision. Se faire priver de ses mots, dans un fantasme que l'Autre nous impose sa vérité, et de cette vérité, la nôtre en écho dont on ne veut pour-

tant rien savoir. L'insu que sait de l'une bévue...

Pour revenir et terminer sur ce premier acte, j'aimerais juste faire allusion à Lacan et Dali qui *revendiquent* une connaissance paranoïaque du monde, c'est-à-dire une vision *sur-Réelle* du monde et de soi : une folie, une étrangeté qui du fait de sembler plus réelle que la réalité en dévoile tous ses mystères, tous ses points aveugles, toute son abstraction que l'on ne peut donc que penser ou subir.

**ÉPILOGUE : DE L'ALÉTHOSPHERE AU RISQUE DU MAÎTRE,
POINT DE DISCOURS**

De l'image à l'imagé, de l'imaginé à l'Imaginaire. Ou comment faire feu de tout bois ?

Cela aurait pu s'appeler « je me paie la folie de ne pas être fou », de ne pas habiter en poète... Qu'est-ce à dire que de faire lieu de tout espace par ses mots, sa propre création signifiante ?

Ou encore « je me paie l'intelligence d'être con » car l'absurde, il n'y a que cela de vrai... et la misanthropie aussi.

« Je me paie le luxe d'être pauvre », est-ce information, revendication ou justification ?

Cela pourrait être les trois... mais pas dans un clivage, pas même dans une ambivalence, dans une continuation, un nouage harmonieux ou non selon le contexte d'émergence d'une parole.

Refuser le non/nom du Père ce n'est pas refuser de s'y soumettre, c'est en refusant certaines conséquences puisque le poids de la soumission est plus difficile à porter, pour certains, que la liberté qu'elle promet. Se soumettre aux signifiants de l'Autre permet une liberté signifiante pour celui qui y consent mais avec le risque constant de se perdre, de ne plus parvenir à se dire ou à se reconnaître dans le regard de l'Autre.

Ne voulant risquer aucune assignation à quelconque place, certains préféreront renoncer à se retrouver dans le regard d'un A (a) utre de peur d'une dissonance.

Ce n'est donc pas la métaphore paternelle qui échoue dans sa fonction mais son acceptation comme seule référence phallique (fonction « normative » de l'Œdipe).

Si la symbolisation n'aboutit pas, le choix reste possible, et « tant qu'on ne choisit pas, tout reste possible » dira Nemo Nobody, doublement personne (*Mr Nobody*) : toutes les modalités d'existence restent potentiellement ou virtuellement accessibles.

Mais ce refus des signifiants de l'Autre n'est pas réservé à une seule population, à quelques-uns et dans un seul sens... Chacun d'entre nous y est, en réalité, confronté et au quotidien.

Refuser de se faire la dupe de l'Imaginaire au profit d'une dupe de l'Inconscient... afin de mettre alors le sujet à l'épreuve des rencontres, dans son risque de chute ou d'émergence. Le délire ne fera donc pas office de réalité mais permettra d'habiter celle-ci en poète, dans une métaphorisation qui

échouera parfois à rejoindre l'horizon du champ commun des représentations, tout du moins, en apparence...

La Folie de la Vérité, ou la Vérité de la Folie... point de discours ?

Ce « point » est à entendre du côté d'un capiton, d'une absence, d'une limite... mais aussi et surtout d'un point de fuite qui dans le meilleur des cas nous conduira dans et vers une mise en perspective, et dans le pire, vers le discours du (*d'un ?*) Maître. Qu'est-ce qu'un maître si ce n'est celui qui est fou de croire en la vérité de son discours ? Ou pire, fou au point de ne pas reconnaître que sa vérité n'est qu'un discours sur sa Vérité insue ?

Place à la folie... ou pas.

« Je me paie le luxe d'être pauvre ». Vous savez peut-être mon attrait, mon amour pour le cynisme diogénique. Mais il me serait trop facile et ce serait *capillotracté* que de retracer les mémoires de Diogène, de livrer une interprétation psychanalytique de ses enseignements, ou un enseignement cynique de la psychanalyse pour justifier mes propos.

Non, je vais ici livrer mes « *impressions* », ces quelques traces de ce qu'aura convoqué cette phrase au moment où je l'ai énoncée.

Je me paie le luxe d'être pauvre... en quoi la pauvreté, dans quelles mesures et quand la pauvreté devient-elle un luxe ? Et avant toute chose, de quelle pauvreté, de quel luxe parle-t-on ?

Clinique : pensée paradigmatique d'une rencontre et d'une émancipation

Une vidéo humoristique de *Dycosh*, « rendez-nous le tchip », à la fin de laquelle on voit un homme noir s'énerver car « on » le sous-titre. Ce sous-titrage renvoie à une réalité, celle que communiquer en passe nécessairement par le prisme du transfert, et ainsi par l'interprétation en fonction de son système représentationnel. Ainsi, si vous ne partagez pas le même champ sémantique, au moins quelques signifiants (au sens linguistique du terme), avec votre interlocuteur, il y a de grands risques que vous soyez vus comme vous n'aimeriez pas l'être tellement vous ne vous reconnaîtrez pas (et ne voudrez-vous reconnaître) dans ce regard autre porté sur vous.

Cela se vérifie lorsqu'une personne au fort accent étranger ou simplement qui ne parle pas la même langue et a du mal à se faire comprendre, est considérée comme *débile*, au sens psychiatrique du terme. Confusion de *lalangue*, du langage, de la parole et de la langue. Je me rappelle mes années étudiantes, une collègue relatant un entretien qu'elle eût avec un homme catalogué « psychotique » car « il mettait Dieu dans toutes ses phrases ». Ma première question fut simple, évidente... enfin, pour moi au moins. Quelle était l'origine de ce monsieur ? L'on me répond (un « on » très défini, ma collègue et l'enseignant) que cela n'importait pas : obédience psychanalytique oblige, ce qui comptait était l'implication voire le collage à son propre discours, et là, à l'enseignant de nous faire un *laïus* sur la différence entre « le croire » et « y croire ». Bien entendu, *on* me gardait bien de tomber dans une anthropologie profane et non analytique : tout est culturel donc rien ne l'est... C'était mal me connaître que de croire que cette folle vérité de se croire et de s'énoncer comme telle suffirait à m'hystériser... Je reposai donc ma question en

insistant, Ah ! Il est maghrébin... Et oui, simplement, évidemment... tous les arabophones savent que cette langue (sans doute n'est-ce pas la seule) a certaines particularités dont, le défaut de verbe « être » (à ne pas confondre avec l'auxiliaire qui existe bien) et la référence à Dieu dans beaucoup de ses expressions courantes... Ce monsieur était-il donc psychotique que de traduire littéralement ? Ou l'était-il de ne pas avoir su l'indiquer aux autres tronquant ainsi le lien social ?

La référence à un Autre (radical ou barré) dans la formation langagière et l'absence de verbe « être » pour ne pas que le sujet (du verbe et de l'Inconscient) se prenne pour ce qu'il énonce, colore mes questionnements d'une manière spécifique puisque tout questionnement se conjugue selon la singularité de celui qui en est taraudé...

Que vient (d') énoncer mon discours ? Le discours comme Vérité, le savoir qui en saurait plus que le sujet de ce savoir... Le sujet existe-il du fait qu'il ait quelque chose à savoir ou le savoir *est-il existé* parce qu'il y a du sujet ?

Dycosh aura été le *featuring*, l'invité, de *Faraone*, rappeur, sur la chanson « dans la cage de mon bâtiment ». Ce dernier y évoque le fait de s'être soumis à un système de représentations comme étayage à la construction identitaire. Mais désirant ailleurs, prenant « l'ascenseur social » comme dirait l'autre, il se retrouve exclu de tout champ représentationnel s'il n'en tient qu'aux autres de nous autoriser...

Se passer des signifiants de l'Autre à condition de s'en servir ?

Si « se payer » est d'acquérir non sans difficulté une certaine paix ;

Si le luxe est ce qui n'est pas nécessaire et rejoint en certains points la luxure ;

Si la pauvreté est un manque qui appellera peut-être quelque pitié ;

Et au vu de tout ce que j'ai pu ici vous livrer, alors oui, je me paie le luxe d'être pauvre...

Et vous ? Vous avez quatre heures... ☺